

**XXIIèmes Rencontres Raymond Abellio
Toulouse, 5, 6 septembre 2025**

**Gnose et écriture chez Raymond Abellio
par Jean-Charles Roux**

(Dernier entretien)

Il n'y a pas de petits faits. Tout est signe, signe de sens.
(Dialogue, p. 60.)

Le thème de ce XXII^{ème} colloque Abellio étant basé sur la notion de « passage », de mutation, j'avoue m'être heurté à un manque d'enthousiasme intérieur pour écrire quelques pages sur ce sujet. Certes j'avais trouvé dans les *Yeux d'Ezéchiel sont ouverts*, une belle citation tout-à-fait appropriée que je vous livre : « Tout, dans ce monde, avance par cycles et ruptures, par croissance et mutations brusques... » mais, fort de ce matériau, je ne voulais pas faire du convenu, du répétitif, du Abellio interprété par mes soins, et sans doute trahi par mes vues limitées... Jusqu'à ce jour de juin dernier où mon beau-frère me signale avoir découvert, sur l'étalage d'un bouquiniste du marché de Saint Aubin, à Toulouse, une série de livres d'Abellio dont ce titre que je n'avais pas : *Dialogue avec Raymond Abellio* de Jean-Pierre Lombard (par parenthèse il y avait chez ce vendeur l'œuvre entière de notre auteur, dont le *Colloque de Cerisy* – on peut penser qu'il s'agissait de la liquidation d'un fond de bibliothèque ayant appartenu à un amateur d'Abellio). Voilà donc dans quelles conditions je devenu acquéreur de ce petit ouvrage de soixante-dix pages, publié en 1985, et au tirage réduit : 1500 exemplaires aux Editions Lettres vives, collection Nouvelle Gnose. A peine commencé de le lire, ce texte m'est apparu comme le support idéal sur lequel je devais baser mon travail de cette année. Non qu'il apporte des éléments novateurs relatifs à la pensée d'Abellio, mais plutôt parce qu'il témoigne d'une pensée épurée de notre auteur, environ dix-huit mois avant sa disparition.

Je commencerai par situer cet entretien dans son contexte, c'est-à-dire fin de l'année 1984. Les événements du moment n'ont aucune incidence dans les propos exprimés, du fait que la réflexion qui se développe devant nous porte sur la gnose intemporelle, toutefois l'époque envoie des signaux, et l'Histoire, comme l'a vécue Raymond Abellio trente ans plus tôt, semble se répéter. Un gouvernement socialiste de l'union des gauches présidé par François Mitterrand est en place depuis trois ans et la politique française se heurte à des tensions multiples : manifestations antigouvernementales pour la défense de l'enseignement privé, violences indépendantistes en Nouvelle Calédonie... Nous sommes surtout dans cette période d'apothéose de la pensée critique moderne dans laquelle s'illustre l'avant-garde du structuralisme français. Par de-là la réaction polémique, nous verrons comment, tout au long de cet entretien, notre auteur réaffirme la prééminence du sens sur la forme et l'exigence de l'esprit pour transmettre la connaissance. Cet exposé se présentera sous la forme d'un commentaire suivi de cet entretien avec Jean-Pierre Lombard. J'ai établi un découpage qui a généré six parties auxquelles j'ai

donné un titre pour chacune d'elles : tout d'abord « Les vertus de l'écriture » ; ensuite « La fonction de l'art » ; ce sera ensuite une partie intitulée « La puissance du roman » ; la suivante : « Éthique et prophétisme » ; une autre encore : « Le roman gnostique » ; et pour finir : « Vers une définition de la gnose ». Je termine cette présentation en vous annonçant qu'il sera utilisé quelques notions familières à la pensée d'Abellio et sans doute un peu abstraites telles que : l'*époque* ou état de conscience, l'interdépendance universelle, la notion de *germe*, l'intensification ou édification de l'*homme intérieur*, la transfiguration du monde par l'art, le *moi transcendantal* emprunté à Husserl, l'instant présent, et la seconde mort.

1 Vertus de l'écriture

Jean-Pierre Lombard entame ce *dialogue* par une question relative aux difficultés rencontrées par Raymond Abellio lorsqu'il entend rendre avec des mots, le témoignage de son expérience intérieure. Celui-ci reconnaît tout-à-fait les contradictions qui existent entre le ressenti personnel et le passage à l'écrit : « L'instantanéité de certains états considérés comme supérieurs, dit-il... tout ce qui est essentiel dans la vie, n'apparaît que dans la suspension du temps : états d'intuition, d'inspiration, d'illumination... » Sans doute Raymond Abellio fait-il allusion à quelques moments particuliers de sa propre vie que les lecteurs de ses *mémoires* n'auront aucune peine à identifier. On peut citer le moment, lors de son examen d'entrée à l'École polytechnique, où devant le tableau noir une force inexplicable a conduit sa main à tracer le trait qui résolvait son problème de géométrie ; ou encore, l'état d'excitation mentale extrême après que, devant un autre tableau noir, il décide d'associer les 22 diviseurs du cercle en regard des 22 lettres de l'alphabet hébraïque ; tout autant que d'autres événements étranges : visions, coïncidences... qui se sont imposées à lui. Cependant en employant cette expression, « suspension du temps », Abellio renoue le lien qui le rattache à la pensée d'Edmund Husserl, lequel avait revalorisé la notion d'*époque*, des anciens philosophes grecs.

Développant sa réflexion, Abellio n'hésite pas à parler du décalage énorme qui existe entre la pensée et le langage. Je le cite : « Le mot *pensée* me paraît impossible à définir. Disons plus simplement qu'une pensée est un *état de conscience* ! » Suit aussitôt la critique de Raymond Abellio des auteurs contemporains qui, sur les brisées des travaux de l'École de Vienne, au début du XX^{ème} siècle, évacuent la dimension du vécu dans leurs écrits au seul bénéfice de la forme du langage. Référence aux auteurs à succès de son temps comme Roland Barthes, Jacques Lacan et bien d'autres, apparus dans les années 60... A l'inverse, cette quête du sens profond des choses, pour ne pas dire du mécanisme des phénomènes, est au cœur de la démarche d'Abellio. C'est cette quête qui constitue le discours de la *Structure absolue*, jusqu'à l'*Introduction à une théorie des nombres bibliques*, en toute fin de son œuvre. En réponse au postulat bavard de Roland Barthes, tout en juxtaposition verbale, Abellio oppose l'interdépendance universelle, ce qui le conduit à dire : « Une organisation réellement vivante n'est jamais linéaire, elle est sphérique. Elle tend à se fermer sur soi, comme un fruit. C'est ainsi qu'elle est germinative. Pensez à l'importance donnée, au début de la Genèse de Moïse, à la notion de « fruit portant

son germe » (cf. Gen I – 11 : *Que la terre se couvre de verdure, d'herbe porteuse de semence, d'arbres fruitiers donnant sur la terre des fruits selon leur espèce et ayant en eux leur germe*). Jean-Pierre Lombard abonde dans ce sens en citant un propos d'Abellio extrait de *La Fosse de Babel*, où le narrateur déclare : « ... l'essai est de l'ordre du fruit et le roman de l'ordre du germe ! » Raymond Abellio justifie le bienfondé de cette distinction, en expliquant que l'essai procède d'une « pensée directrice » initiale, tandis que le roman est en quête progressive du devenir de ses personnages. « L'intérêt, comme la difficulté du roman, » dit-il, « sont de saisir la vie à l'état naissant et de proposer au lecteur de renaître à chaque instant avec l'auteur ». « La vie à l'état naissant », cette expression fait aussitôt l'objet de précisions chez notre auteur qui entend conduire son lecteur à dépasser les *sensations* au bénéfices des *perceptions*. Tel était le principe de la révolution intellectuelle portée par le surréalisme, sans toutefois réussir à dépasser le stade de la démolition. Dans cette optique Abellio déclare que le surréalisme « détruit ce qui devait l'être mais, par lui-même, ne construit rien ! » C'est la raison pour laquelle ce dernier a pris ses distances assez vite avec le surréalisme, malgré la fascination que ce mouvement avait suscitée en lui. Abellio ajoute sobrement : « J'avais vingt ans ! » Dans ses *mémoires* il est plus précis puisqu'il donne la date de l'hiver 1932-1933, année de ses vingt-cinq ans, époque où « trois bouleversements majeurs », selon ses propres termes, avaient marqué sa vie : la politique, l'amour et le surréalisme (*Les militants*).

2 La fonction de l'art

Le roman devient ainsi le genre noble où l'écrivain excelle à pratiquer ce jeu de billard multi-bandes de ses histoires. Pour laisser Abellio approfondir cette conception de l'écrivain, Jean-Pierre Lombard lui propose cette définition : « ... le romancier métaphysique, tel que vous l'envisagez idéalement, part à la recherche d'une vérité métaphysique qui tend à en faire, lui aussi, une sorte de demiurge omniscient sinon omnipotent. » Un tel propos fait sourire, visiblement, notre auteur. Sa réponse est la suivante : « Disons plus modestement que ce qui pense et parle chez le romancier métaphysique est cet « homme intérieur » dont la tradition situe l'apparition à une « seconde naissance » chez l'homme. » Abellio ajoute que cette seconde naissance relie le romancier à sa part de « divinité » qu'il va intensifier au travers de l'intrigue et de ses personnages, ce qui le conduit à se demander si c'est véritablement lui qui a écrit ses romans, et pourquoi, en définitive, il n'a pas opté pour le silence ! Il déclare donc ceci : « Quelle est la nécessité première : intensifier l'homme intérieur dans la sagesse du silence, ou bien satisfaire aux exigences de l'art ? Là comme ailleurs, ce n'est pas un choix qui nous est offert. Nous obéissons à un destin dont chacun ne peut répondre que pour soi... » Laissant de côté la conception bien connue du destin qui dicte sa loi à chacun de nous, Abellio poursuit cette réflexion originale sur la fonction de l'art qu'il situe à la croisée des rapports entre la vérité et la beauté, comme il l'avait précédemment énoncé dans la *Structure absolue* (pp. 354-359.) : « Si l'on admet que la vérité et la beauté forment un couple d'opposition pris dans une structure génétique globalisante la notion de compromis [chez l'écrivain-artiste] devient naïve... » Je paraphrase la suite de son propos : la vérité et

la beauté sont prises dans une dialectique ascendante, une montée participant de l'*édification* (mot souligné) de l'homme intérieur. Abellio pousse plus loin le raisonnement : cette dialectique conduit à la *transfiguration* du monde par et dans cet homme intérieur. Il conclue en disant : « Transfiguration du monde et édification de l'homme intérieur sont un seul et même acte perpétuellement repris et intensifié : telle est la fonction de l'art. » Mais ceci n'est pas une fin en soi. Poursuivant sa démonstration Abellio explique que cet acte de transfiguration réalise un court-circuit entre les essences du bas, autrement dit *les signes* et les essences du haut « *détentrices de la totalité du sens* ». Ici Abellio ne se prive pas de fustiger le « roman moderne » ou l'art contemporain, uniquement préoccupés de l'exaltation des « choses », du signe ou de la forme... Pour lui, l'art doit traduire obligatoirement une intention, une « façon de faire » dira-t-il. L'œuvre d'art est un objet vivant : « comme la structure absolue, qui est sphérique, elle doit donner l'impression d'un tout où rien ne manque... » tout en étant « inachevable. » Cette dernière réflexion conduit les deux hommes à aborder un thème plus spécifique, celui du roman, tel qu'Abellio le conçoit, c'est-à-dire le roman philosophique.

3 Puissance du roman

L'échange qui suit part d'une réflexion de Jean Giono que Jean-Pierre Lombard soumet à l'appréciation de Raymond Abellio : « La réalité n'existe que sublimée, transportée hors de ses étroites limites, mise en pleine lumière, portant son potentiel humain au maximum possible. » Notre auteur toulousain est entièrement d'accord qui rajoute que la véritable littérature ne part pas de rien, si ce n'est du vécu de son auteur. Une affirmation de Nietzsche lui revient en mémoire : « J'ai toujours écrit mon œuvre avec mon corps et ma vie. » De fait Abellio met dans la bouche de Drameille (dans *La Fosse de Babel*) un propos très similaire, entièrement assumé qui lui correspond en premier : « Je n'ai réellement commencé à vivre que lorsque j'ai écrit et aimé... » Cette écriture, dit-il, donne au roman sa capacité d'effacer les frontières entre le réel et l'imaginaire, entre le présent et l'anticipation... Je le cite : « C'est le propre de la philosophie de poser le *problème du fondement radical*. Le romancier-philosophe ne puise alors dans l'infinité des possibles que pour en extraire des situations extrêmes. » Jean-Pierre Lombard commente aussi sec : « On peut dire quand même que vous tendez à susciter une réalité nouvelle en la contant, et c'était même, dans *Les Yeux d'Ézéchiël sont ouverts*, l'objectif que se fixait Drameille en constituant un groupe de romanciers « lucifériens » (Y. E. p. 290.) Cependant Raymond Abellio reconnaît que le personnage de Drameille a évolué tout au long de cette trilogie, laquelle part de 1936 pour s'achever quarante ans plus tard. Selon lui, le Drameille des *Yeux d'Ézéchiël* – le roman se situe principalement dans les années qui suivent la Seconde guerre mondiale – n'était encore qu'un « activiste naïf ». Abellio nous explique que dans le dernier tome, *Visages immobiles*, qui se déroule dans le courant des années 70, Drameille a évolué : « ... il renonce à agir de façon visible. Se voulant et se sachant toujours demiurge par la pensée, il accepte de n'être plus qu'un *moteur immobile*. C'est sa forme de sagesse. » En effet, on voit, dans le roman *Visages immobiles*, Drameille seul et affaibli sur un lit d'hôpital déclarer au vicaire-aventurier Domenech qui lui rend visite : « Tout se passe comme si n'étant rien, j'étais voué à tout recevoir. Et même, si je le voulais, à tout diriger... C'est logique non ? (V.I. p. 89.) Pour Abellio,

cette façon de comprendre la réalité repose, une fois encore, sur le postulat de l'interdépendance universelle dans lequel les questions de temps n'ont plus de sens. Il en vient donc à dire : « On voit alors le monde comme le produit d'une intersubjectivité motrice générale, bien qu'invisible... »

4 Éthique et prophétisme

Jean-Pierre Lombard en vient à interroger notre auteur sur les rapports de la métaphysique et de l'éthique dans le cadre du roman, soulignant le fait, je cite : que « dans le postulat de l'interdépendance universelle, les notions de culpabilité et de responsabilité universelle cessent d'être des sujets de philosophie pour devenir de simples problèmes de convenance ou d'utilité sociale, » autrement dit, chacun joue son rôle aveuglément, sans se poser de questions sur ce qu'il advient après. Abellio nous confie alors comment son éducation occitane l'avait préservé de la notion de péché : « À mes débuts, j'ai eu longtemps tendance à penser qu'il fallait s'accepter comme responsable de tout sans se sentir responsable de rien... Si certains de mes personnages secondaires restent à ce niveau, je voudrais que les principaux, par cette spontanéité seconde dont j'ai parlé, s'en dégagent aussi clairement que possible. » Pour illustrer cette manière de voir les choses, Abellio prend l'exemple de deux personnages types qu'il oppose, à distance, dans son dernier roman, le padre Vieira et le très luciférien Pirenne. Le premier est l'archétype du sage dont il est dit dans la Kabbale qu'il *soutient le monde* la nuit, sans bouger dans sa chambre par l'étude de la Loi ; le deuxième, à l'inverse s'incarne en Pirenne, le commissaire de police communiste idéal capable de traiter sur ses ordinateurs les informations les plus compromettantes partout dans le monde et de déclencher des phénomènes de conduite collective autodestructifs – pour ma part je pense à Vladimir Poutine qu'Abellio n'avait pas connu. Je le cite : « Le premier tend à la connaissance une, le second à l'infinité de la puissance... Le seul être qui établit un lien entre les deux est alors le romancier qui essaie de comprendre la connaissance du premier et de surprendre la science du second. C'est un être également terminal qui oscille entre ces deux extrêmes. Comme Dostoïevski, pris entre le Christ et le Grand Inquisiteur, il est tenté par l'un et par l'autre *jusqu'à la fin*. C'est aussi l'utopie du roman. » Pour mémoire, à la fin du roman *Visages immobiles*, les trois personnages dont il a été question ici, le padre Vieira, Pirenne et Drameille verront leur dernier jour quasi au même moment. Ce schéma narratif entraîne aussitôt la question de Jean-Pierre Lombard : « Ainsi conçu, tout roman philosophique est alors une *prophétie* ? » Réponse : « Oui, dans la mesure où la prophétie ne se confond pas avec la prédiction ou la prévision. Le prophétisme est une activité vécue propre à l'homme intérieur. » Suit une espèce d'analyse dans laquelle Raymond Abellio oppose, cette fois, le sage ultime, considéré comme idéal, et le romancier, ultime également. « Pour le premier, dira-t-il, la notion de temps n'a pas de sens. Il vit directement et en permanence dans une situation-limite étrangère, en fait, à toute situation. C'est l'inverse pour le romancier métaphysique : il se projette sans cesse vers la fin *des* temps (au pluriel) et au double sens du mot *fin*. Le propre du roman philosophique c'est que tout y est mis en situation... Tout est pris dans l'immanence du sens. »

5 Le roman gnostique

Cette immanence du sens concerne-t-elle l'auteur-Raymond Abellio ou Dupastre, le narrateur-personnage de *Visages immobiles*, lui-même romancier ? L'un et l'autre partagent la même perception du Moi transcendantal ou de cet « homme intérieur » porteur de l'expérience sujette à l'acte d'écriture. De fait le roman philosophique, plus exactement « gnostique », parle à la première personne. Pourtant Abellio écrit les six chapitres de *Visages immobiles* en alternant le « Je » et la troisième personne. À Jean-Pierre Lombard il confie : « Le romancier qui dit « Je », et se sent omniscient, s'est trouvé confronté à une omniscience tout à fait différente de la sienne, celle de l'espion communiste dont nous avons parlé... Écrit entièrement à la première personne, ce roman eût eu certainement plus d'impact philosophique et probablement plus de force littéraire, par le maintien prolongé du secret. » Néanmoins ce qui fait la force d'un roman comme *Visages immobiles* c'est d'être centré sur un personnage qui *comprend* le monde. Endossant la robe de l'avocat du diable, Jean-Pierre Lombard se fait provocateur, citant Roland Barthes et la nouvelle critique : « Si vous prétendez tout fonder sur un Moi transcendantal, vous voilà accusé de mentir. » La position d'Abellio est claire : « Rien n'autorise Roland Barthes et la critique textuelle à déclarer froidement que la pluralité symbolique fait que toute œuvre contient un *sens vide*. » Abellio dénonce alors « l'état de décomposition intellectuelle » de l'époque, et, chez ses contemporains à succès, de Jean-Paul Sartre à Jacques Derrida : « le plaisir morbide qu'ils prennent dans leur travail de déconstruction est caractéristique d'une véritable inversion d'essence homosexuelle... », démarche que nous retrouvons, tout autant, dans l'art du XXème siècle et d'aujourd'hui...

Jean-Pierre Lombard note l'évolution dans la peinture des personnages, des romans de Raymond Abellio et lui dit : « Vous avez ainsi obéi aux premières exigences de la phénoménologie transcendantale qui décape, dès le départ, le Moi de toute gangue psychologique ou naturaliste. » Ce dernier admet volontiers que « les armes de l'intelligence peuvent créer, chez certains lecteurs, un climat d'effroi... », cependant notre auteur déclare que « ces mêmes personnage « trop » intelligents sont pris dans des situations très concrètes et leur incarnation y est très réelle. » Effectivement la tension narrative visée et obtenue par Raymond Abellio s'apparente d'assez près, à celle des romans de la Série noire, dont les personnages vont tous, sans trembler, jusqu'au bout de leur destin. Cela fait dire à Jean-Pierre Lombard que la trame des événements conduit chaque personnage important du roman à éprouver sinon intensifier son « moi intérieur ». Abellio ajoute alors ce commentaire : « Je pense de plus en plus que l'action de l'homme intérieur sur lui-même (et sur autrui) connaît, à la limite, trois ressorts essentiels, le sexe, l'art et le problème de la mort, comprimés ou détendus dans tous les champs du possible : le sexe pour le corps physique ; l'art pour l'âme, le problème de la mort pour l'esprit. » Ce dernier thème acquiert une très haute importance dans la mesure où Abellio le rattache au mystère de la « seconde mort », formule mystérieuse, dont on note la présence en deux endroits dans l'*Apocalypse* de Saint Jean : « Celui qui vaincra n'aura pas à souffrir la seconde mort. » (Ap. II-11) et « Heureux et saints ceux qui ont part à la première résurrection ! La seconde mort n'a point de pouvoir sur eux. » (Ap. XX-6). Pour

Abellio il s'agit-là, selon ses propres termes, d'un sujet de méditation sans fin, en même temps qu'un thème inépuisable dans le roman « gnostique ».

Visages immobiles est désigné, par Abellio lui-même, roman du huitième jour puisque, selon la Tradition chrétienne, ce jour représente la victoire sur la mort et l'accomplissement ultime du plan de Dieu. Développant cette idée, il dira à Jean-Pierre Lombard : « C'est le moment où le monde tout entier effectue ce passage du Moi au Nous, et où se réalise la transfiguration du monde dans le Moi transcendantal ». Ainsi se pose le problème ultime dans lequel Abellio met toutes les ressources de son art dans l'écriture du roman gnostique.

6 Vers une définition de la gnose (conclusion)

« Transfiguration du monde dans le Moi transcendantal ». Comment comprendre cette formule ? Et qu'annonce-t-elle ? Raymond Abellio a particulièrement conscience que le monde contemporain, en cette seconde moitié du XXème siècle, s'apprête de connaître un basculement important. Comme le disait le padre Carranza dans *Les Yeux d'Ezéchiel sont ouverts* : « Tout, dans ce monde, avance par cycles et ruptures, par croissance et mutations brusques » – il y a, par ailleurs, de fortes chances que cette phrase ait fait partie de l'enseignement informel de Pierre de Combas à ses émules. Elle conduit cependant Abellio à confier à Jean-Pierre Lombard cette conviction : « La vie actuelle qui marque la mutation d'une civilisation vieille de 25 siècles, voit plus que jamais se confondre le réel, le fictif et l'imaginaire. » Or Abellio soutient que la gnose se définit comme « l'activité de la conscience claire ! » Les deux hommes en viennent à arbitrer parmi les précurseurs du roman gnostique : Balzac, Dostoïevski ? Et pourquoi pas Sade et Victor Hugo par endroits, suggère Abellio ? Mais il ajoute que « le roman métaphysique tel qu'il l'entend, lié à la mutation spirituelle, morale, et matérielle en cours, et malgré le caractère prophétique qui lui est inhérent, reste à définir... » Un invariant demeure cependant : « La trame romanesque qui le constitue procède, avant tout, de cette combinatoire qui associe l'amour, l'art et la mort. »

L'entretien entre les deux hommes se termine dans cette *époque*, autrement dit cette suspension du temps qui permet d'exprimer un état de conscience ouvert à la transformation de l'instant présent. Abellio déclare alors : « Il est dans la nature de toute gnose d'avancer longtemps de façon souterraine et de n'apparaître que lorsque les contradictions ou l'impuissance du monde visible atteignent un point de rupture qui la fait émerger... Il n'y a rien à faire sinon laisser agir le temps ! »

Jean-Charles Roux

Toulouse, le 06 septembre 2025